

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

203-204 | 2012

Anthropologie début de siècle

“Un perpétuel principe d'inquiétude”

Michel Naepels



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/23084>

DOI : 10.4000/lhomme.23084

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2012

Pagination : 7-17

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Michel Naepels, « “Un perpétuel principe d'inquiétude” », *L'Homme* [En ligne], 203-204 | 2012, mis en ligne le 03 décembre 2014, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/23084> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.23084>

“Un perpétuel principe d’inquiétude”

Michel Naepels

AU MOMENT DE LA CRÉATION de *L'Homme* en 1961, l'anthropologie se trouve, notamment sous la forme singulière du structuralisme lévi-straussien, au cœur du débat intellectuel en France. Qu'on nous permette de rappeler deux des jugements contemporains les plus connus quant à l'importance de la discipline. Dans un article célèbre publié en 1959, « De Mauss à Claude Lévi-Strauss », Maurice Merleau-Ponty écrivait :

« L'appareil de notre être social peut être défait et refait par le voyage, comme nous pouvons apprendre à parler d'autres langues. Il y a là une seconde voie vers l'universel : non plus l'universel de surplomb d'une méthode strictement objective, mais comme un universel latéral dont nous faisons l'acquisition par l'expérience ethnologique, incessante mise à l'épreuve de soi par l'autre et de l'autre par soi » (1960 : 132-133)¹.

Quelques années plus tard, dans *Les Mots et les Choses*, Michel Foucault associait l'ethnologie à la psychanalyse en accordant à ces deux disciplines un caractère à la fois privilégié et singulier dans l'ordre du savoir : « Aux confins de toutes les connaissances sur l'homme, elles [la psychanalyse et l'ethnologie] forment [...] un perpétuel principe d'inquiétude, de mise en question, de critique et de contestation de ce qui a pu sembler, par ailleurs, acquis » (1966 : 385). À la suite de la délimitation – par nature polémique – du « champ de l'anthropologie » qu'opéra Claude Lévi-Strauss en 1960 (1973), *L'Homme* fut un instrument privilégié du déploiement de ce « perpétuel principe d'inquiétude » et de la construction d'un « universel latéral ».

1. Parmi de nombreuses lectures, ce texte a été récemment commenté par Jean-Godefroy Bidima (2011).

_____ Je remercie Étienne Anheim, Natacha Gagné, Jean Jamin et Aïssatou Mbodj-Pouye pour leurs remarques et critiques sur une première version de ce texte.

En 1986 paraissait le numéro 97-98 de la revue, *Anthropologie : état des lieux*, qui fit date et fut réédité en édition de poche². Il s'agissait alors de faire le point sur des « recherches menées dans des secteurs de plus en plus divers » au sein de la discipline anthropologique telle que pratiquée en France. La même année, un autre volume collectif, paru aux États-Unis sous la direction de James Clifford et George Marcus, *Writing Culture*, ouvrait un espace pour de nombreuses discussions qui troublèrent durablement la conscience disciplinaire. Ces deux ensembles témoignaient, sur des registres fort différents, et en déployant des formes de critique extrêmement hétérogènes, des déplacements considérables qu'avait connus l'anthropologie, depuis la leçon inaugurale de Claude Lévi-Strauss au Collège de France, dans la définition de son propre champ et peut-être plus encore dans sa réception, au moment où elle paraissait perdre le caractère central ou incontournable qu'elle avait pu occuper précédemment au sein des sciences sociales et des humanités.

L'un des aspects centraux de *Writing Culture* est l'accent que l'ouvrage met sur la réalité textuelle de la production disciplinaire, ce qui justifie une interrogation menée du point de vue de la rhétorique ou de la critique littéraire, notamment sur la question de la position de l'auteur et de son « autorité ». George Marcus écrivait ainsi : « La tâche du séminaire de Santa Fe d'où proviennent ces articles fut d'introduire une conscience littéraire dans la pratique ethnologique en montrant les nombreuses manières dont on peut lire et écrire des textes ethnologiques » (Marcus 1986 : 262, ma traduction), et James Clifford, plus synthétiquement encore : « Quelles que soient les autres choses qu'un texte ethnologique fasse, il traduit une expérience en texte » (Clifford 1986b : 115, ma traduction). Notons en passant qu'il ne saurait être question ici d'opposer dans ce moment « postmoderne » les deux rives de l'Atlantique, non seulement parce que les réflexions de James Clifford et George Marcus ont été en partie inspirées de théoriciens français, mais aussi parce qu'elles ont été largement partagées (dès 1985) dans le numéro 97-98 d'*Études rurales* intitulé « Le texte ethnographique », et dirigé par Jean Jamin et Françoise Zonabend³. L'article canonique de James Clifford, « De l'autorité en ethnographie », avait quant à lui paru simultanément, en 1983, en français et en anglais (dans *L'Ethnographie* et dans *Representations*).

Dans *Writing Culture*, James Clifford évoquait la double métaphore de l'enquête de terrain comme laboratoire et comme rite de passage personnel (1986b : 109), témoignant de la tension constitutive dans la réalité de la

2. Paris, Le Livre de poche, 1986 (« Biblio essais »).

3. Venant après le colloque de Toulouse organisé, en décembre 1982, par Daniel Fabre sur le thème « Voies nouvelles en ethnologie de la France ».

fabrique de l'anthropologie entre pratiques objectivantes et réalités intersubjectives. En mobilisant les concepts de dialogue, de traduction et de rapport de forces, cette critique de l'autorité ethnologique classique, objectivante, naturaliste, « malinowskienne » visait à promouvoir de nouvelles formes d'écriture rendant mieux compte de l'intersubjectivité et de la production conjointe des matériaux disciplinaires dans des relations interpersonnelles souvent marquées par leur contexte colonial. Comment donner alors, par l'innovation textuelle, de l'espace aux « autres », à ceux qui étaient tenus aux confins du texte ethnologique alors même qu'ils sont au centre des opérations de recherche que chaque ethnologue met en œuvre dans la production de ses propres matériaux ? La question de la forme apparaît bien ainsi comme une question de pouvoir. L'ouvrage de James Clifford et George Marcus est un excellent indicateur d'évolutions plus générales de l'anthropologie des années 1980, non seulement dans la tradition anthropologique nord-américaine, mais également ailleurs dans le monde. Cette perspective textualiste a toutefois été mise en question, en raison du double risque qu'elle induit, d'une part, de susciter des dispositifs d'autorité élaborés mais ne cédant rien aux privilèges de l'auteur pour faire parler les dominés ; et, d'autre part, de ne mettre l'accent que sur les représentations textuelles plutôt que sur les pratiques dont elles rendent compte, critique portée notamment par l'anthropologie féministe (Behar & Gordon 1995).

Dans un article récent, « Après-coup » (2011), James Clifford a rappelé à quel point ce volume, en même temps qu'il avait été productif, paraît aujourd'hui daté, notamment parce qu'il demeurerait centré sur le moment de la décolonisation. Il n'y est pas question de la mondialisation, alors même qu'on est en droit de penser que la provincialisation des États-Unis comme de l'Europe est en cours, et que le décentrement de l'Occident n'est pas seulement une question rhétorique. Pour comprendre les transformations récentes de l'anthropologie, il est ainsi nécessaire de ne pas s'en tenir aux seuls enjeux intellectuels qu'elles recouvrent, et de les articuler aux évolutions institutionnelles de la discipline, de ses objets (plus contemporains) et de ses terrains (moins exotiques), et aux innovations méthodologiques qu'elles impliquent. Ainsi, l'inscription de l'anthropologie dans un lieu singulier dans des terrains postcoloniaux ne va plus de soi, l'ancrage local de l'enquête s'articulant fréquemment avec les variations d'échelle des matériaux mobilisés. De plus, les enjeux pratiques et publics de la production anthropologique sont de plus en plus marqués par des logiques de collaboration et de coproduction tenant compte des intérêts divergents des différentes parties impliquées dans l'enquête, et suscitent une plus grande réflexivité sur les formes d'intervention

des ethnologues dans la réalité sociale et de publicité de leur savoir. La contestation de l'autorité des anthropologues et l'ouverture des canons universitaires apparaissent comme des mouvements décisifs qui ne surgissent pas de l'intérieur même de l'institution disciplinaire. George Marcus, que nous suivons ici comme historiographe de l'anthropologie contemporaine, a proposé récemment plusieurs descriptions de l'évolution de la discipline anthropologique aux États-Unis, après *Writing Culture*. Il s'est notamment intéressé (Marcus 2008), à la manière dont sont abordés par l'anthropologie des objets pour lesquels les méthodes d'enquête traditionnelles, boasiennes ou malinowskiennes, ne semblent plus adéquates. Il a également cherché à qualifier (Marcus 2007) les stratégies rhétoriques déployées pour écrire contre les conventions classiques de l'autorité disciplinaire. Dans ces écritures baroques, qui ne se constituent pas dans le cadre de monographies localisées, le fil directeur peut suivre le récit de l'enquête, se déployer par la continuité d'un exercice théorique, ou par la référence à des débats de l'espace public. L'« être-là » de l'ethnographe-auteur se déplace dans ces nouvelles écritures du lieu singulier de l'enquête de terrain classique aux réseaux, aux chemins, aux rhizomes. Le concept d'anthropologie multi-située (Marcus 1995) renvoie ainsi à une mutation de l'écriture disciplinaire dans le contexte de la mondialisation qui altère les conditions spatio-temporelles de l'autorité malinowskienne, et délocalise ou démultiplie le « là-bas », qui fait l'altérité de l'objet du savoir, le corollaire de l'ethnologue. D'autres auteurs ont également contribué à une anthropologie plus pragmatique, attentive aux personnes en mouvement, aux itinéraires, aux espaces et aux réseaux⁴. Dans un article récent, John Comaroff évoque d'une manière comparable

« l'inscription de l'écriture ethnologique dans le contrepoint d'ici et de là-bas, d'alors et de maintenant – en un mot, sa spatiotemporalisation. Dernièrement, l'idée selon laquelle il faut tout situer dans un contexte plus large a été banalisée plus que nécessaire par sa réduction au langage du local et du global ; tout comme l'historicisation tend à être traduite dans l'argot de l'époque, à travers des concepts cadres comme *le colonialisme, l'empire, la modernité, le postcolonial et le néolibéralisme*. Des instruments mal taillés, tous autant qu'ils sont » (Comaroff 2010 : 531, ma traduction).

À l'occasion du quasi-cinquantième anniversaire de *L'Homme*, plutôt que de tenter un tableau comparable dans le champ de l'anthropologie en France, nous aimerions marquer d'autres déplacements, d'autres débats et chantiers contemporains, pour dessiner la place incertaine que l'anthropologie prend aujourd'hui au carrefour des humanités et des sciences sociales.

4. Cf., notamment : Amit & Rapport (2002) ; Hannerz (1992, 1996) ; Hastrup (1995).

Depuis ses commencements chez Marcel Mauss (mais aussi dans les œuvres de Lucien Lévy-Bruhl ou de Paul Rivet), l'anthropologie française en tant que discipline singulière dans les sciences sociales s'interroge sur son rapport avec le sens général et philosophique du terme « anthropologie », et sur sa contribution empirique à la question kantienne « Qu'est-ce que l'homme ? ». Écrivant sur Marcel Mauss et Claude Lévi-Strauss, Bruno Karsenti évoque « la tradition sociologique française, dont la tonalité philosophique implique que toute forme d'étude empirique s'inscrive nécessairement dans une perspective d'ordre général » (1997 : 307). La place importante de l'anthropologie, dans les années 1960, chez Maurice Merleau-Ponty, Gilles Deleuze ou Michel Foucault, et chez d'autres philosophes jusqu'à aujourd'hui, en attesterait si nécessaire. Il est frappant de constater réciproquement que de nombreux anthropologues français ont eu une formation initiale de philosophes. Pour la plupart d'entre eux toutefois, les anthropologues sont d'abord des ethnographes, qui font du « terrain » et cherchent à décrire et à comprendre le monde social qu'ils parcourent (d'une manière qui demeure très majoritairement monographique). À quelques (notables) exceptions près, « les anthropologues résistèrent à l'exigence de formulation de lois, pratiquant pour l'essentiel une épistémologie idiographique » (Wallerstein 1996 : 28), pouvant éventuellement s'inscrire dans un vaste inventaire des différences. Cette situation a été en partie occultée en France par la position comparatiste de Marcel Mauss et plus encore de Claude Lévi-Strauss, notamment telle qu'elle s'exprime dans la célèbre description que ce dernier propose de l'articulation entre ethnographie, ethnologie et anthropologie :

« L'ethnographie [...] correspond aux premiers stades de la recherche : observation et description, travail sur le terrain (*field work*) [...]. Par rapport à l'ethnographie, l'ethnologie représente un premier pas vers la synthèse [géographique, historique ou systématique] [...]. L'anthropologie vise à une connaissance globale de l'homme, embrassant son sujet dans toute son extension historique et géographique » (1958 : 412-413)⁵.

La position lévi-straussienne soulève ainsi la question du rapport entre description idiographique et généralisation nomothétique. On pourrait considérer que l'anthropologie française a continué à rejouer la querelle des méthodes (*Methodenstreit*), qui opposa à la fin du XIX^e siècle les tenants

5. On se reportera aussi à la position légèrement différente dans Lévi-Strauss (1958 : 10-11), et à des versions plus anciennes du partage ethnographie, ethnologie, anthropologie dans l'anthropologie française dans Sibeud (2006 : 230) et de L'Estoile (2003 : 342).

de l'explication (les sciences humaines étant alors considérées comme des sciences naturelles) et ceux de la compréhension et de l'interprétation (les sciences humaines en tant que sciences historiques). La même question se pose aujourd'hui au sein de l'anthropologie quant à son orientation principale (historico-sociologique ou cognitivo-psychologique), sa position incertaine entre les « humanités » et les « sciences » faisant de ce fait partie de sa définition. En simplifiant la complexité des divisions et des ramifications à partir de cette grille de lecture, on pourrait suivre au sein de la discipline de durables lignes de tension entre, d'un côté, un projet idéaliste centré sur l'interprétation de représentations, sous des formes et avec des constructions conceptuelles extrêmement variées, et de l'autre côté, un projet plus historique et sociologique, centré sur l'organisation locale, les rapports de pouvoir et les pratiques sociales. Il existe bien sûr des lignes divergentes et des croisements entre ces deux approches, dont l'opposition semble toutefois structurante en France (Jamin 1991 ; Bazin 1996 et 2000). Il n'y a rien d'étonnant à une telle situation, un processus « disciplinaire » consistant moins à créer du consensus qu'à gérer les désaccords, et à négocier des frontières (Clifford 2008 : 42). Ainsi, les ethnologues partagent peu de paradigmes et tolèrent des formes de construction de l'objet tout à fait diverses. Remarquons que de telles tensions théoriques sont peut-être insuffisamment discutées, au risque d'une certaine indifférence réciproque : « On n'arrive la plupart du temps même pas jusqu'à la rencontre et à la confrontation » (Jacques Bouveresse cité in Lenclud 2006 : 93). C'est sous la double bannière de l'étude de l'humanité et de la description de la contemporanéité, plurielles, forcément plurielles, que nous souhaitons aborder, dans ce numéro, certains des lieux de débats et de chantiers en cours dans l'anthropologie d'aujourd'hui.

Tensions, débats, chantiers

L'enquête ethnographique constitue un dispositif méthodologique particulièrement adapté à l'objectif de « compréhension » que se sont donné les sciences sociales. Comme l'écrivait Maurice Merleau-Ponty : « [Le] raccordement de l'analyse objective au vécu⁶ est peut-être la tâche la plus propre de l'anthropologie » (1960 : 132). James Clifford peut ainsi écrire, près d'un demi-siècle plus tard, « Jusqu'à aujourd'hui, l'*habitus* anthropologique a hérité d'une part de l'exotisme de la discipline, qui peut constituer, sous son meilleur aspect, une forme d'attention lucide et

6. Ou, pour le dire comme John Comaroff (2010 : 530), dans une formule difficilement traduisible : « the critical estrangement of the lived world ».

intense vis-à-vis de ce qui est autre » (2008 : 58). La tradition conceptuelle et méthodologique que représente cet *habitus* – renforcée par les enrichissements réflexifs suscités par les critiques féministes et postcoloniales – demeure productive dans l’analyse des sociétés : ce numéro de *L’Homme* souhaite en porter témoignage. On l’aura compris, il ne saurait être exhaustif⁷ ni défensif – mais bien plutôt *indiscipliné*, présentant des chantiers, des lignes de faille et de fracture, des débats, des bifurcations, des tensions théoriques et des contradictions aussi, plutôt que des champs, des sous-disciplines, des domaines et des tiroirs.

Ce volume parcourt plusieurs champs, élabore plusieurs questions. La première tient à l’articulation spécifique de la singularité des cas ethnographiques et de l’ambition de leur compréhension dans un cadre plus général. L’anthropologie est marquée par son enracinement dans la singularité, qui rend la question de la traduction centrale : « Toute traduction », écrit Walter Benjamin, « est une manière pour ainsi dire provisoire de se mesurer à ce qui rend les langues étrangères l’une à l’autre »⁸. Comme la traduction, l’écriture de l’anthropologie est également une manière pour ainsi dire provisoire de se mesurer à ce qui rend les langues – les cultures, les sociétés – étrangères l’une à l’autre (Crapanzano 1986 : 51). Mais précisément, sa réalisation suppose que l’accès à cette singularité ne soit pas impossible : c’est bien là le pas de côté qu’indique l’« universel latéral » de Maurice Merleau-Ponty. L’approche idiographique nous confronte alors immédiatement à la question problématique de la « synecdoque de l’universel », pour reprendre l’expression d’Étienne Balibar, dont il propose une formulation canonique dans le cas des rapports de genre : « D’un côté, l’homme c’est tout l’homme, de l’autre l’homme c’est la moitié de l’homme » (2011 : 480). C’est dans ce cadre général que s’inscrivent le texte d’Étienne Balibar sur la « différence anthropologique », les contributions de Michel Agier sur les effets de connaissance qu’opère le décentrement de l’anthropologie, de Michel Naepels sur le dispositif de l’enquête ethnographique et de Pierre Déléage sur les logiques cognitives dans la transmission de discours rituels. Ce numéro de *L’Homme* diffracte la question de la commune humanité en même temps que celle des divisions

7. On se reportera ainsi aux importants numéros thématiques de la revue : *Le Mythe et ses métamorphoses* (106-107), *Littérature et anthropologie* (111-112), *Redécouverte de l’Amérique* (122-124), *Remontée de l’Amazone* (126-128), *De l’esclavage* (143), *Anthropologie et psychanalyse* (149), *Question de parenté* (154-155), *Intellectuels en diaspora* (156), *Jazz et anthropologie* (158-159), *Image et anthropologie* (165), *Espèces d’objets* (170), *Musique et anthropologie* (171-172), *Vérités de la fiction* (175-176), *Chanter, musiquer, écouter* (177-178), *Miroirs transatlantiques* (187-188), *Auto-biographie, ethno-biographie* (195-196), *De l’anthropologie visuelle* (198-199).

8. Nous utilisons la traduction des *Ceuvres* de Walter Benjamin (Paris, Gallimard [« Folio. Essais »]) : I, 251-252.

et des rapports de pouvoir qui la partagent aujourd'hui à travers plusieurs thématiques. Tout d'abord, la question de la politique est saisie à partir de la violence et de l'économie politique des rapports conflictuels (qu'abordent le retour de Philippe Bourgois sur son itinéraire de recherche sur la violence, et l'article d'Élisabeth Claverie sur le nettoyage ethnique dans la région de Višegrad en Bosnie orientale). Une autre thématique rassemble des textes autour de rapports sociaux de genre, évoqués tout à la fois par le prisme de l'intimité et du privé dans les articles de Christine Salomon sur la sexualité interracial et d'Aïssatou Mbodj-Pouye sur l'accès à l'écriture dans une région rurale du Mali, et aussi dans l'article d'Étienne Balibar. Les questions du postcolonial, de l'éventuelle « racialisation » des rapports sociaux, de l'émergence de l'autochtonie et, plus généralement, de la localisation et de la délocalisation de l'anthropologie sont abordées dans le texte déjà mentionné de Christine Salomon, notamment sous le prisme des migrations, mais aussi dans l'article de Paula López Caballero sur l'étrange altérité intérieure des Indiens au Mexique, dans celui de Nicholas Thomas sur l'inscription d'artistes maoris dans une histoire postcoloniale et dans celui d'Emmanuel Parent sur la diaspora dans les théories afro-américaines (notamment chez Ralph Ellison). La thématique du symbolisme et des représentations est traitée par les articles de Jacques Galinier, qui suit une approche psychanalytique des productions culturelles à partir d'un exemple mexicain, et par celui de Pierre Déléage, déjà mentionné. En relation étroite avec les questions liées aux objets, au rituel et à la production d'émotions, ils ouvrent vers un ensemble d'articles qui traite de la manière dont l'anthropologie analyse les œuvres artistiques, les émotions esthétiques et les effets pragmatiques des productions culturelles : ceux d'Emma Aubin-Boltanski sur les effets d'une image pieuse dans une église libanaise, de Michèle Coquet sur les objets, de Jean-Paul Colleyn sur l'anthropologie visuelle et de François Flahaut sur l'imaginaire pastoral. L'article déjà mentionné de Nicholas Thomas évoque également très finement la question des images à partir du travail photographique de Mark Adams. Enfin, ce numéro cherche à porter son questionnement aux confins des disciplines : si l'anthropologie a été au cœur des échanges interdisciplinaires, d'autres programmes théoriques forts sont aujourd'hui marquants en sociologie (autour du pragmatisme notamment), ou en histoire (micro-histoire, histoire connectée, histoire croisée). Ce numéro aborde les relations de l'anthropologie avec la philosophie (dans les articles d'Étienne Balibar et de Michel Agier) et l'histoire de l'art ou de la littérature (dans les articles de Nicholas Thomas et de François Flahaut), mais aussi avec l'histoire (dans l'article d'Étienne Anheim, sur les relations entre histoire médiévale et anthropologie) ;

il s'intéresse plus généralement à l'explication en sciences sociales (dans l'article de Nicolas Mariot). Celui-ci nous ramène aux conditions d'enquête et à la nature des sources de l'anthropologie présentes dans les articles de Michel Naepels, de Philippe Bourgois, d'Élisabeth Claverie, de Christine Salomon et d'Aïssatou Mbodj-Pouye. Nous espérons ainsi montrer par ce parcours divers la richesse de l'anthropologie contemporaine⁹.

*Centre national de la recherche scientifique
École des hautes études en sciences sociales
Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (IRIS), Paris
Michel.Naepels@ehess.fr*

9. Et le rôle singulier qu'y joue *L'Homme* pour combiner scientificité et liberté d'écriture : « The interdisciplinary openness of *L'Homme* under Jamin's editorship seems very much in the experimental spirit of *Writing Culture* » (Clifford 2011 : 364).

BIBLIOGRAPHIE

- Amit, Vered & Nigel Rapport**
2002 *The Trouble with Community. Anthropological Reflections on Movement, Identity and Collectivity*. London, Pluto Press.
- Balibar, Étienne**
2011 *Citoyen sujet et autres essais d'anthropologie philosophique*. Paris, Presses universitaires de France.
- Bazin, Jean**
1996 « Interpréter ou décrire : notes critiques sur la connaissance anthropologique », in Jacques Revel & Nathan Wachtel, eds, *Une école pour les sciences sociales. De la 6^e section à l'École des hautes études en sciences sociales*. Paris, Le Cerf-Éd. de l'EHESS : 401-420.
2000 « Science des mœurs et description de l'action », *Le Genre humain* 35 : 33-58.
- Behar, Ruth & Deborah Gordon, eds**
1995 *Women Writing Culture*. Berkeley, University of California Press.
- Bidima, Jean-Godefroy**
2011 « Philosophies, démocraties et pratiques : à la recherche d'un universel "latéral" », *Critique* 771-772 : 672-686.
- Clifford, James**
1983 « De l'autorité en ethnographie : le récit anthropologique comme texte littéraire », *L'Ethnographie* 2 : 87-118.
1986a « On Ethnographic Authority », *Representations* 2 : 118-146.
1986b « On Ethnographic Allegory », in James Clifford & George Marcus, eds, *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press : 98-121.
2008 « De la réarticulation en anthropologie », *L'Homme* 187-188 : 41-68.
2011 « Après-coup », *Journal des anthropologues* 126-127 : 363-368.
- Clifford, James & George Marcus, eds**
1986 *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press.
- Comaroff, John**
2010 « The End of Anthropology, Again : On the Future of an In/Discipline », *American Anthropologist* 112 (4) : 524-538.
- Crapanzano, Vincent**
1986 « Hermes' Dilemma : The Masking of Subversion in Ethnographic Description », in James Clifford & George Marcus, eds, *Writing Culture...* : 51-76.
- Foucault, Michel**
1966 *Les Mots et les Choses*. Paris, Gallimard.
- Hannerz, Ulf**
1992 *Cultural Complexity. Studies in the Social Organization of Meaning*. New York, Columbia University Press.
1996 *Transnational Connections. Culture, People, Places*. New York-London, Routledge.
- Hastrup, Kirsten**
1995 *A Passage to Anthropology*. New York-London, Routledge.
- Jamin, Jean**
1991 « L'anthropologie française », in Pierre Bonte & Michel Izard, eds, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France : 289-295.
- Karsenti, Bruno**
1997 *L'Homme total. Sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*. Paris, Presses universitaires de France.

L'Estoile, Benoît de

2003 « From the Colonial Exhibition to the Museum of Man : An Alternative Genealogy of French Anthropology », *Social Anthropology/Anthropologie sociale* 11 (3) : 341-361.

Lenclud, Gérard

2006 « L'anthropologie et sa discipline », in Jean Boutier, Jean-Claude Passeron & Jacques Revel, eds, *Qu'est-ce qu'une discipline ?* Paris, Éd. de l'EHESS : 69-93.

Lévi-Strauss, Claude

1958 *Anthropologie structurale*. Paris, Plon.
1973 *Anthropologie structurale II*. Paris, Plon.

Marcus, George

1986 « Afterword : Ethnographic Writing and Anthropological Careers », in James Clifford & George Marcus, eds, *Writing Culture...* : 262-266.

1995 « Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology* 24 : 95-117.

2007 « Ethnography Two Decades After Writing Culture : From the Experimental to the Baroque », *Anthropological Quarterly* 80 (4) : 1127-1145.

2008 « The End(s) of Ethnography : Social/Cultural Anthropology's Signature Form of Producing Knowledge in Transition », *Cultural Anthropology* 23 (1) : 1-14.

Merleau-Ponty, Maurice

1960 [1959] « De Mauss à Claude Lévi-Strauss », in *Éloge de la philosophie et autres essais*. Paris, Gallimard (« Folio ») : 123-142.

Sibeud, Emmanuelle

2006 « Ethnographie, ethnologie et africanisme : la "disciplinarisation" de l'ethnologie française dans le premier tiers du vingtième siècle », in Jean Boutier, Jean-Claude Passeron & Jacques Revel, eds, *Qu'est-ce qu'une discipline ?* Paris, Éd. de l'EHESS : 229-245.

Wallerstein, Immanuel, ed.

1996 *Ouvrir les sciences sociales. Rapport de la Commission Gulbenkian pour la restructuration des sciences sociales*. Rapport de la Commission Gulbenkian pour la restructuration des sciences sociales présidée par Immanuel Wallerstein. Paris, Descartes & C^{ie}.